

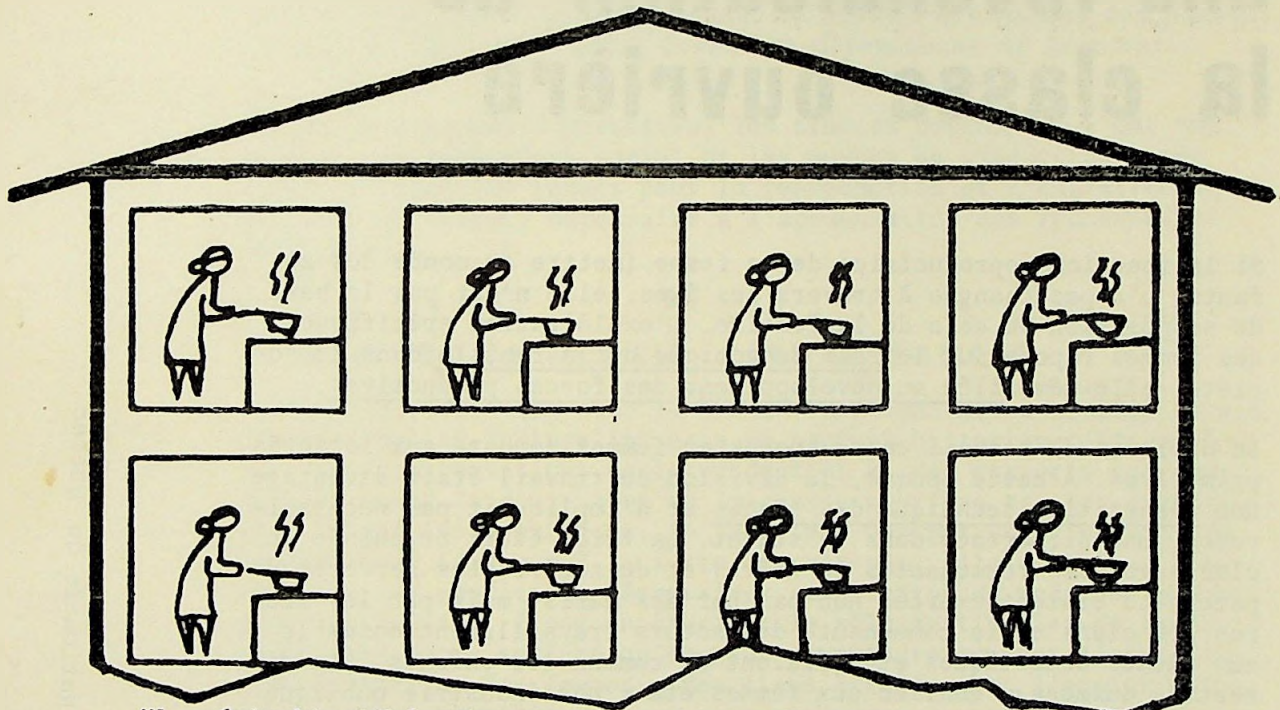
mobilisation

.25

PUBLIE PAR LES COMITES D'ACTION POLITIQUE DE ST-JACQUES ET DE MAISONNEUVE

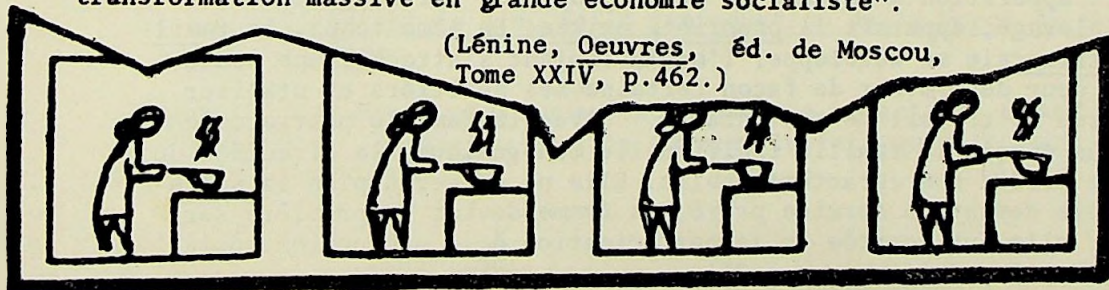
370 A est rue Duluth, Montréal 843-4347

NO 6 AVRIL 1972



"La véritable libération de la femme, le véritable communisme ne commenceront que là et au moment où commencera la lutte des masses (dirigée par le prolétariat possédant le pouvoir) contre cette petite économie domestique ou plus exactement, lors de sa transformation massive en grande économie socialiste".

(Lénine, Oeuvres, éd. de Moscou,
Tome XXIV, p.462.)



Faire du problème des femmes

une revendication de la classe ouvrière

Si la fonction reproductrice de la femme (mettre au monde des enfants) n'a pas changée à travers les âges, elle n'est pas la base de sa position au sein de la famille. L'exploitation spécifique des femmes repose sur le rôle économique de la famille dans la société, elle-même liée au développement des forces productives.

La division du travail entre hommes et femmes remonte aux sociétés primitives. A cette époque, la division du travail était davantage une répartition technique des tâches et n'impliquait pas nécessairement une différence dans le statut. La tribu était organisée en clans avec des communautés de frères et de soeurs. Les services de paternité étaient exercés non pas par des maris, mais par les frères des clans et la communauté des soeurs travaillaient ensemble aux tâches domestiques et élevaient en commun les enfants. "La direction du ménage confiée aux femmes était une industrie publique de nécessité sociale au même titre que la fourniture de vivres par les hommes" (Engels, Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat, p.71).

Avec l'apparition d'un mode de production basé sur l'agriculture et l'élevage, apparaît la propriété privée. En même temps, la famille patriarcale se développe, l'homme voulant s'attacher une seule femme pour déterminer de façon certaine ses héritiers et utiliser la force de travail de ses enfants. "Avec la famille patriarcale et plus encore la famille individuelle monogamique, la direction du ménage perdit son caractère public. Elle ne concerna plus la société; elle devint un service privé; la femme devint la première servante, elle fut écartée de la participation à la production sociale" (Engels, Origine..., p.71).

Au Québec, la famille agricole vivait dans une économie d'auto-subsistance. Les femmes y occupaient une place importante dans la production. Même si elles étaient limitées à l'univers familial, elles contribuaient à l'agriculture, à l'artisanat et à la reproduction des enfants. Cette situation changea avec le développement du capitalisme industriel. Les familles ne purent plus vivre de la terre, elles émigrèrent en ville, et les hommes durent vendre leur force de travail contre un salaire dans des usines, pour assurer leur subsistance et celle de leur famille. Les femmes, chassées de leur ferme productive, devinrent extrêmement dépendantes du revenu de leur mari. Comme les hommes devenaient dépendants de leur patron, les femmes devinrent dépendantes de leur mari.

Depuis la communauté primitive, les classes dominantes - qui ont accaparé le surproduit social et les moyens de production - ont toutes utilisé les femmes pour la reproduction et l'entretien de la force de travail nécessaire à l'accumulation des richesses et au profit.

LE RÔLE DE LA FAMILLE DANS LA SOCIÉTÉ

La famille, telle que nous la connaissons dans notre société, n'est pas une réalité "naturelle" mais un produit historique déterminé par les transformations de la production et des rapports sociaux qui ont amené la domination de la classe ouvrière par les capitalistes. Malgré les apparences, la famille n'est pas un univers privé complètement étranger à la lutte des classes. Elle contribue à reproduire les conditions nécessaires au maintien du mode de production capitaliste. C'est en étudiant le rôle particulier de la famille dans notre société qu'on peut comprendre comment l'exploitation spécifique des femmes a des liens étroits avec l'exploitation de la classe ouvrière.

Si on regarde les conditions concrètes de vie des familles, on constate que:

1. La famille est le lieu de la reproduction de la force de travail des ouvriers

La famille remplit plusieurs fonctions (vie affective, éducation des enfants...) mais on néglige souvent le fait qu'elle joue un rôle économique.

A première vue, sur le plan économique, la famille apparaît surtout comme une unité de consommation, surtout depuis que l'exploitation agricole familiale a presque complètement disparue pour faire place à l'industrie. C'est vrai que la famille s'est bien adaptée pour encourager la consommation surtout chez les femmes à cause de leurs responsabilités familiales (achat de nourriture, vêtements, articles ménagers...).

Si la famille consomme, c'est pour assurer l'entretien de ses membres, pour qu'ils soient capables de travailler et d'en tirer les ressources pour survivre. Mais seule la famille ouvrière dépend pour sa survie de sa capacité de travailler car les bourgeois disposent déjà d'un "capital" pour vivre. Le salaire que l'ouvrier reçoit de son patron en échange de sa force de travail doit servir à payer les dépenses indispensables pour refaire sa force de travail et assurer l'entretien de ses enfants qui le remplaceront lorsqu'il deviendra improductif (à cause de son âge...). Comme les produits et les services ménagers offerts sur le marché sont souvent inaccessibles (trop chers), c'est la femme qui par son travail gratuit à la maison, doit assurer au coût le plus bas possible, les tâches nécessaires à l'entretien de sa famille.

Ainsi, la famille est le lieu d'un travail nécessaire: le travail ménager qui sert à reproduire la force de travail des ouvriers qui est indispensable aux patrons pour assurer la production et réaliser leur profit.

2. La famille contribue à reproduire les classes

La famille bourgeoise et la famille ouvrière ne sont pas dans la même situation; elles n'ont pas les mêmes ressources. Il se produit ainsi des inégalités de départ pour les enfants, ce qui contribue à déterminer leur appartenance de classe future (quand on naît fils d'ouvrier, on a toutes les "chances" de le rester!). La forme qu'a prise la famille dans notre société contribue directement à la reproduction des classes: elle est devenue une petite unité isolée qui dépend des ressources de deux personnes (père et mère) pour son développement.

La famille bourgeoise, comme l'a indiqué Marx (1), repose sur le

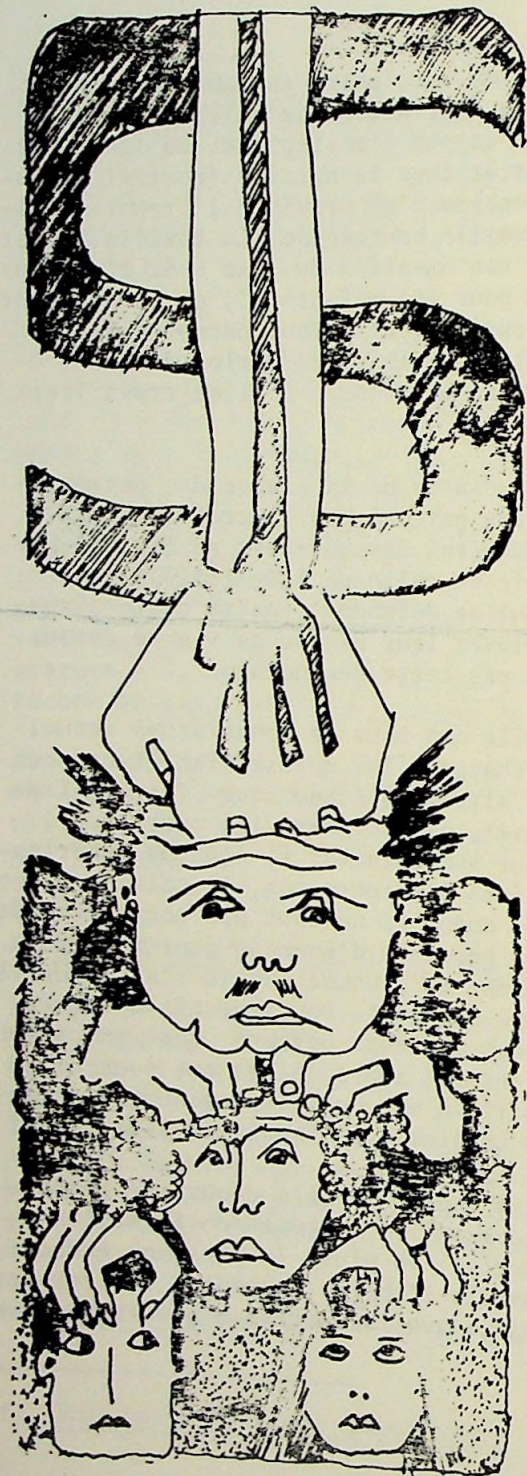
(1) Manifeste du Parti Communiste, édition chinoise, p.54.

capital et le profit individuel. Ce lien entre la famille et sa base économique est masqué par la distinction qu'on fait entre le compte de banque du ménage et le compte d'entreprise. Ce lien peut se manifester lorsqu'il y a contrat chez le notaire (contrat de mariage, testament...) et qu'on regarde d'où provient l'argent utilisé pour la consommation de la famille bourgeoise. La famille permet aux bourgeois de justifier leur consommation de luxe - et l'accumulation de leur capital - (c'est pour les enfants!!!) en en masquant la source: l'exploitation des ouvriers. Elle leur permet aussi de transmettre leur héritage et d'assurer la reproduction de leur classe (le fils de bourgeois n'aura pas besoin d'aller travailler à 18 ans).

Les familles ouvrières sont dépendantes de la classe des patrons pour assurer leur subsistance. Les patrons pour accroître leurs profits tendent à réduire les salaires des ouvriers au minimum nécessaire pour assurer leur survie et celle de leur famille. Les luttes des ouvriers organisés qui se défendent contre cette situation peuvent leur permettre d'élever leur niveau de vie au dessus de ce minimum, mais ne changent pas cette dépendance.

Dans ce contexte, la famille telle que nous la connaissons actuellement impose aux ouvriers des charges (les devoirs familiaux) qui sont en contradiction avec leur situation économique (la famille doit avoir des enfants, les élever, les soigner, les nourrir...). L'ouvrier ne peut compter que sur son salaire; il n'a pas d'héritage considérable à transmettre. Dans plusieurs cas, le salaire permet à peine à la famille de survivre quand il ne faut pas contracter des dettes et la femme doit dépenser beaucoup d'énergie pour permettre de boucler le budget. Pour la femme et l'homme de la classe ouvrière, le travail prend toutes leurs énergies. Pourtant ils doivent aussi assurer la "bonne éducation" de leurs enfants. Quel temps leur reste-t-il, quelles ressources ont-ils alors qu'ils ont souvent dû quitter l'école assez tôt et qu'ils n'ont pas les ressources financières pour assurer aux enfants un niveau de formation plus élevé?

On ne s'étonnera pas alors qu'à l'école, le fils d'ouvrier réussisse moins bien et qu'on l'oriente vers les secteurs de formation nécessaires à leur travail productif. De plus, la pression économique exercée sur le père de famille l'oblige souvent à retirer ses enfants de l'école assez tôt, parce que la famille a besoin de revenus supplémentaires.



Les familles ouvrières sont dépendantes de la classe des patrons pour assurer leur subsistance... La famille impose aux ouvriers des charges (les devoirs familiaux) qui sont en contradiction avec leur situation économique.

3. La famille contribue à reproduire les rapports sociaux par sa fonction d'éducation

Les familles ouvrières comme les familles bourgeoises véhiculent l'idéologie dominante dans l'éducation des enfants. On leur apprend les comportements qui correspondent à la place qu'ils occuperont dans la société - (les petits-bourgeois apprennent à "bien parler", à faire de "beaux discours" etc...). Dans la famille, les enfants apprennent à se soumettre à l'"autorité". Selon leur sexe, ils apprennent les rôles de père et de mère pour reproduire de nouvelles familles. Après cette première éducation, ils seront "confiés" à l'école qui leur transmettra les "savoir-faire" nécessaires à leur travail productif et qui complètera la "sélection" qui a ses racines au départ dans les inégalités entre les familles.

* l'idéologie dominante cherche à masquer le rôle de la famille en affirmant qu'il y a identité des familles et "égalité de chance pour tous". L'apparence de similitudes juridiques qu'on trouve dans le contrat de mariage masque ainsi les différences concrètes entre les familles ouvrières et bourgeoises. On présente une image de la famille, avec toutes les aspirations qui y sont rattachées (maison unifamiliale etc...) comme le MODELE de réussite individuelle. Si il y a des difficultés au sein de la famille, on considère qu'il s'agit seulement d'un "couple qui n'a pas bien marché", sans tenir compte de ses conditions de vie.

* La même chose se produit avec les divers systèmes d'allocations sociales qui se donnent pour but d'établir une égalité entre tous (assurance-maladie, allocations familiales...). Cette assistance financière n'atteint les causes des problèmes familiaux (pauvreté est cause de maladie); elle n'est pas suffisante pour permettre aux familles ouvrières d'élever leur niveau de vie relatif. Elle permet tout au plus d'atténuer très faiblement les difficultés économiques des familles ouvrières et d'assurer la survie de la classe ouvrière qui est indispensable au mode de production capitaliste. Il ne faut pas oublier que ces fonds proviennent des impôts que l'Etat s'approprie à même le salaire des ouvriers. L'Etat qui gère ces fonds ne distribue pas une cent de plus et oriente une partie des salaires vers le paiement de tel ou tel usage bien déterminé. Ces allocations, en atténuant l'apauvrissement de la classe ouvrière, permettent surtout de maintenir les salaires des ouvriers à un niveau plus bas tout en retardant l'éclatement des antagonismes de classe.

LE TRAVAIL MÉNAGER

1. Le travail ménager est réservé aux femmes

Notre système économique impose à chaque unité familiale la charge d'assurer la reproduction et l'entretien de la force de travail de ses membres. Il faut donc y produire les biens nécessaires à la consommation immédiate de la famille (ex. nourriture, entretien de la maison...). Cette production qu'on appelle le travail ménager est réservée aux femmes.

La division traditionnelle du travail entre les hommes et les femmes est maintenue par toute une idéologie qui tend à garder les femmes à la maison: les femmes doivent accepter avec le mariage l'obligation de s'occuper des enfants et de travailler à l'entretien du ménage. Même si elles travaillent à l'extérieur, on les considère comme responsables du travail domestique qu'on associe à leur fonction de mère (reproduction biologique).

La majorité des femmes mariées sont ainsi confinées dans le travail domestique qui accapare la plus grande partie de leur temps. Leurs conditions matérielles de vie dépendent du salaire de leur mari. Si ce salaire est bas, elles n'ont d'autre choix que d'augmenter leur journée de travail, soit pour diminuer le coût de l'entretien de la famille, soit pour amener un revenu supplémentaire en vendant leur force de travail à l'extérieur.

Les produits du travail des femmes à la maison sont consommés immédiatement par la famille et ne sont pas échangés comme des marchandises contre de l'argent. Même si leur travail est essentiel à la survie de la famille, il n'est pas considéré comme un vrai travail productif; il devient un travail invisible, parce qu'il ne rapporte rien en échange et qu'il ne se fait pas sur les lieux habituels de production (ex. usines). Ainsi, on dit souvent "ma mère ne travaille pas - elle a trop d'ouvrage!".

De plus, même si la valeur des services ménagers rendus par les femmes à la maison est estimée à près du quart de notre production nationale (24% du PNB aux Etats-Unis en 1964)(1), il n'est pas inclus dans la comptabilité nationale.

(1) Shamseddine, Ahmad Hussein, The Economic and Business Bull. Philadelphia Univ. 1968 cité dans Bureau de la Main d'Oeuvre féminine, Ministère du travail du Canada 1969.

2. Le travail ménager est un travail gratuit

Le travail des femmes dans la famille est absolument nécessaire au maintien de la force de travail des ouvriers que le patron utilise pour produire et en tirer son profit. Mais le travail ménager est gratuit. Quand même travail est fait à l'extérieur du foyer (ex. industrie d'alimentation, restaurant, nettoyeurs...), le patron doit payer un salaire à ses employés. Même quand le travail ménager est fait par une autre personne (aides familiales) dans les familles bourgeoises, on doit fournir un salaire.

Dans la famille ouvrière, ce travail est assuré gratuitement par la mère qui peut tout au plus se faire aider par d'autres membres de la famille, car les ressources sont faibles. Le salaire du mari paie le travail de deux personnes. On s'aperçoit de cette réalité économique quand le couple se sépare et que l'homme doit payer une pension alimentaire à sa femme. Son salaire ne suffit pas très souvent pour lui permettre de subvenir aux besoins d'une seconde famille.

Le travail gratuit des femmes à la maison peut alors être considéré comme une "taxe cachée" sur le salaire des ouvriers. La quantité de travail non payé accompli par les femmes est énorme, et elle est profitable à ceux qui détiennent les moyens de production. Cela permet aux patrons de maintenir les salaires à un niveau plus bas et d'accroître leurs profits.

3. Conditions différentes du travail ménager

Les conditions dans lesquelles le travail ménager est effectué sont différentes selon la situation de classe des femmes.

La femme bourgeoise peut se payer divers services; elle a le temps et les ressources pour assurer la "bonne éducation" de ses enfants. Elle dispose d'appareils ménagers qui réduisent le temps de travail pour les tâches à la maison; elle s'assure les services de femmes de ménage et reproduit ainsi le rapport dominant/dominé. La femme bourgeoise dispose du capital pour s'approprier cette force de travail et on sait qu'en échange de sa force de travail, l'aide-ménagère reçoit un salaire très bas. Dans ce milieu de travail, l'aide-ménagère est aussi assujettie à l'idéologie dominante: on lui demande d'avoir de "bonnes manières", d'avoir une attitude effacée et servile, sans parler de tout ce qu'on lui suggère comme consom-

mation de biens de luxe alors qu'elle n'en a pas pour faire son travail chez elle.

Pour la femme ouvrière, il s'agit pour elle de remplir sa journée de travail dans des conditions difficiles: la durée d'une semaine de travail d'une femme seule avec de jeunes enfants peut facilement atteindre de 70 à 80 heures par semaine. Si le revenu familial est bas, la femme ne dispose pas d'aide extérieure ou d'appareils ménagers susceptibles de réduire les tâches domestiques. Si elle doit, en plus, par nécessité économique, travailler à l'extérieur, sa journée de travail est doublée.

4. Caractère privé du travail ménager

Ces charges imposées à chaque unité familiale (reproduction et entretien de la force de travail) sont indispensables au fonctionnement de la production sociale. Mais elles prennent le caractère d'une production privée qui est liée à la forme qu'a prise la famille et à sa fonction dans la reproduction des classes.

Même si on a développé des instruments techniques (laveuse-sécheuse...) qui permettent de réduire le temps de travail nécessaire à l'accomplissement des tâches ménagères, on ne change pas le caractère "pre-capitaliste" (production individuelle, répétée dans plusieurs unités, exclue de la sphère de l'échange) du travail ménager qui entraîne un gaspillage d'énergie et de talents en obligeant chaque femme à répéter individuellement les tâches nécessaires à l'entretien de sa famille.

Même si dans notre société, on développe quelques industries domestiques (nettoyeurs, restaurants, garderies) l'usage fréquent de ces services extérieurs est souvent réservé aux familles bourgeoises car ils ont un but de profit et ne sont pas accessibles à tous.

La fonction sociale du travail ménager et les conditions différentes dans lesquelles il est réalisé ne peuvent se comprendre que par le rôle de la famille dans le cadre des rapports de classe. On ne peut se limiter dans l'explication à la situation interne de la famille et au rapport individuel de la femme avec son mari. L'exploitation dans le travail ménager est la base de leur oppression et conditionne les formes particulières de leur exploitation dans le travail extérieur.

LE TRAVAIL A L'EXTERIEUR

L'augmentation rapide du nombre des femmes sur le marché du travail au Canada (augmentation de 62.3%) est un phénomène marquant des dix dernières années. En 1970, près du tiers (32%) de toutes les femmes mariées du Canada travaillent à l'extérieur du foyer. Même si le travail à temps partiel est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes, 75.2% de la main-d'oeuvre féminine travaille à plein temps (35 heures ou plus par semaine). Chez les mères de famille qui travaillent à l'extérieur du foyer, 63% sont engagées à plein temps.

1. La double journée de travail

C'est donc dire qu'un nombre croissant de femmes doivent assumer une double journée de travail, car ce sont les femmes qui assurent aussi l'accomplissement des tâches domestiques. Cependant, les conditions concrètes dans lesquelles sont effectués le travail ménager et le travail à l'extérieur ne sont pas les mêmes pour toutes les femmes. Pour la femme bourgeoise, le travail à l'extérieur lui permet souvent de surmonter l'ennui et de s'approprier des biens de luxe. Ce n'est pas une nécessité économique (ces femmes jouissent de privilèges appartenant à leur classe; elles peuvent se payer les services d'une femme de ménage et la garderie pour les enfants). Pour les femmes de la classe ouvrière, le travail à l'extérieur est une nécessité économique. La garde des enfants sera assurée par un membre de la famille ou autre moyen qui n'accapare pas le revenu déjà faible de la mère ou du couple.

2. L'idéologie détermine les conditions concrètes du travail des femmes à l'extérieur

Pour maintenir les femmes dans le travail ménager, on développe toute une idéologie (la mère au foyer où réside sa grande "responsabilité") dont le rôle est de masquer la surexploitation des femmes tant à la maison qu'à l'extérieur du foyer. Cette idéologie déterminera les conditions concrètes du travail des femmes à l'extérieur. Leur préparation est surtout orientée vers le travail à la maison, ce qui a pour conséquence une formation professionnelle inadéquate. Dans l'ensemble, la main-d'oeuvre féminine au Canada est concentrée dans certains secteurs: 47.1% dans les services à

la collectivité, aux entreprises et aux personnes ; 17.8% dans le commerce ; et 15.3% dans l'industrie manufacturière. Dans ce dernier cas, les travailleuses de la production sont employées sur-tout dans l'industrie du vêtement (25.4%), des aliments et boissons (14.8%), des appareils électriques (10.3%) et du textile (8.2%). Aussi, les femmes sont concentrées dans des secteurs peu prospères. Si on regarde le pourcentage de femmes par rapport à l'ensemble de la main-d'oeuvre (hommes et femmes), les femmes sont concentrées dans des industries peu productives: vêtements (77.6%, tricot (68%), tabac (5.%) et cuir (51.1%).

Il existe un certain nombre de femmes qui ont accédé à des postes plus élevés dans la hiérarchie sociale. On peut dire que ces femmes subissent les effets de l'idéologie (infériorité de la femme). Mais, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que les "chances" de réussite sociale des femmes comme celles des hommes, ne sont pas proportionnelles à leurs ambitions mais sont étroitement liées à leur appartenance de classe.

La situation des femmes ouvrières dans leurs conditions de travail est maintenue, entre autre chose, par l'idée que le salaire des femmes est un salaire d'appoint: le salaire qui s'ajoute aux revenus du mari. Ceci entraîne une profonde inégalité entre les salaires masculins et féminins et a des conséquences graves pour les femmes qui doivent subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille. Un relevé de 56 métiers indique que partout (sauf dans ceux cas: triage de tissus synthétiques et lavage de vaisselle dans les hôtels) les femmes touchent un salaire moins élevé que les hommes pour un travail égal. Dans 40 de ces métiers, les hommes gagnent au moins 15% de plus que les femmes. Ainsi, l'on peut dire que le travail des femmes de la classe ouvrières ne permet pas d'améliorer de façon significative le niveau de vie familial.

3. Les femmes: une réserve de main-d'oeuvre

Les femmes sont une main-d'oeuvre de réserve qui peut être déplacée facilement selon la conjoncture, car leur subsistance dans la famille revient à la charge entière de leur mari. La participation des femmes au secteur industrialisé a presque toujours dépendu des besoins de travail dans ce secteur. Cette réserve de main-d'oeuvre n'est pas constituée uniquement de femmes; elle inclue tous les travailleurs sans emploi. Dans certaines périodes, le chômage masculin peut être plus élevé que le chômage féminin dépendant des secteurs touchés.



4. La syndicalisation

La syndicalisation des travailleuses rémunérées atteint seulement 20.1%, ce qui est à peine plus de la moitié du taux de syndicalisation des travailleurs masculins rémunérés (39.7%). La syndicalisation des femmes est plus forte dans la fonction publique et les autres services publics, mais elle est faible dans le secteur du commerce (9.7%) et les finances-assurances-immeubles (1.5%) qui emploient plusieurs femmes.

Dans certains syndicats, les travailleuses ont réussi à faire reconnaître dans leur convention collective certains de leurs droits (ex. égalité des salaires, congés de maternité), mais le problème des femmes dépassent aussi le cadre des rapports immédiats avec leur patron et leurs revendications doivent s'inscrire dans la lutte de libération de tous les travailleurs.

Actuellement, cette prise de conscience semble se manifester plutôt chez les cadres syndicaux, et plusieurs travailleurs de la base gardent individuellement une image traditionnelle face au travail des femmes. Il ne faut pas oublier que les travailleurs, même s'ils véhiculent les valeurs de l'idéologie dominante, ne sont pas responsables de la situation d'inégalité des travailleuses, et qu'ils ont les mêmes intérêts à se libérer du système d'exploitation qui les oblige à vendre leur force de travail à un patron qui en tire son profit.

5. Le travail extérieur des femmes peut favoriser leur propre développement et les luttes de la classe ouvrière

La participation des femmes à la production sociale leur donne la possibilité de sortir de leur isolement et de la dépendance où les maintient le travail privé à la maison, même si elles doivent encore porter la charge des tâches ménagères. Cette situation met en évidence le lien étroit entre le travail ménager et le travail à l'extérieur et permet de poser le problème de l'exploitation spécifique des femmes comme un problème de la classe ouvrière.

Dans la situation actuelle, la classe des patrons se sert du travail des femmes pour accroître sa domination sur la classe ouvrière. On utilise la division traditionnelle du travail entre les hommes et les femmes pour justifier leur sur-exploitation sur le marché du travail et pour diviser la classe ouvrière: l'entrée des femmes sur le marché du travail est présentée comme "menaçante" pour les travailleurs masculins, surtout en période de chômage (...les femmes prennent la place des hommes).

L'OPPRESSION CULTURELLE

L'idée de l'infériorité de la femme est propagée par le système pour que se maintienne la propriété privée, la famille et les rapports de domination homme/femme.

La culture demeure donc l'instrument privilégié par lequel cette idéologie peut être véhiculée et ainsi servir à renforcer les bases

socio-économiques du système capitaliste.

1. Rôle de mère et d'épouse

C'est l'image de la femme tournée vers son rôle de mère et d'épouse qui sert de base aux manifestations culturelles. Tout est fait selon cette image, à partir de l'éducation jusqu'à la publicité. On fera en sorte que les intérêts et les préoccupations de la femme soient des questions familiales (éducation des enfants, soins du ménage, décoration intérieure...) ou encore concernent les rapports homme/femme (comment plaire à un homme, comment garder son mari...). Cette dépendance que la femme développe ainsi face à l'homme (soit dans le cadre de la famille ou à l'extérieur) est approuvée sur le plan juridique par une inégalité de droit (ex. la situation de la femme séparée où son mari doit signer le bail de location).

Cette image servira aussi de prétexte à une consommation effrénée: qu'est-ce qu'il ne faut pas avoir comme vêtements et cosmétiques pour plaire aux hommes et combien d'articles sont absolument nécessaires dans une maison pour une famille.

2. Femme-objet sexuel

De là, il n'y a qu'un pas à utiliser l'image de la femme-objet sexuel pour activer de plus en plus la consommation tant chez les hommes que chez les femmes. Profitant de la frustration sexuelle que le système crée chez chaque individu, la publicité fera de cet objet sexuel son arme principale. Ainsi, pour les hommes, cette "image de la femme" sera l'objet de leurs désirs et pour les femmes, ce sera le modèle auquel elles voudront rassembler.

3. Situation de classe des femmes

Sans nier ces aspects spécifiques de l'exploitation des femmes, il s'agit de voir que cet ensemble masque les différences réelles entre la situation concrète des femmes de milieu bourgeois et les femmes de la classe ouvrière.

Ainsi, pour la femme bourgeoise, même si elle est tournée vers son rôle d'épouse et de mère, il y a de très fortes possibilités qu'elle puisse aussi pratiquer une profession ou s'occuper à des activi-

tés (bonnes oeuvres...) qui fasse que son univers ne sera pas exclusivement restreint à ses devoirs familiaux. En plus, elle pourra se permettre cette consommation de luxe qu'offre la publicité; elle y passera une bonne partie de son temps d'ailleurs.

La situation est bien différente pour la femme de la classe ouvrière. Le seul avenir entrevu sera celui de mère de famille ou, si encore elle se trouve un emploi, ce dernier a bien des chances de se rapprocher de ses tâches familiales (serveuses, bonnes...). Et toute la consommation qu'on lui offre autant à elle qu'à la femme bourgeoise deviendra plutôt un objet de frustration à moins qu'elle n'y consacre tout son salaire et encore...

LE FÉMINISME ET LE CONCEPT DE PATRIARCAT

Le féminisme considère que les femmes sont toutes victimes de l'oppression des mâles dans une société qui repose sur la suprématie des hommes: "les exploiters sont patrons et mâles". Il pose que l'oppression des femmes est le premier mode d'oppression sur le plan historique et le principal dans la structure actuelle de la société.

1. Arguments théoriques

Dans certains cas, les féministes affirment que l'opposition homme/femme trouve sa source dans le système de reproduction biologique qui entraîne une division sociale des rôles et qui se reflète au niveau de l'inconscient et de l'idéologie. D'autres tentent de faire une analyse de l'exploitation spécifique des femmes dans leur travail à la maison; elles définissent la famille comme le lieu de l'exploitation économique des femmes, mais elles réduisent les rapports d'exploitation que vivent les femmes à leur rôle dans la production familiale et à la relation avec leur mari à l'intérieur de la famille. Elles négligent de souligner le rôle de la famille dans notre société et ce faisant, elles négligent aussi l'analyse et de traiter du rôle spécifique de la femme à l'intérieur de la société. C'est ainsi qu'elles en arrivent à conclure à l'existence d'un mode de production relativement indépendant du fonctionnement actuel de la société capitaliste: le "système patriarcal". Le féminisme s'attaque à la famille au niveau de son fonctionnement interne; il érige le travail ménager en mode de pro-

duction en ne tenant compte que de l'aspect économique (travail rémunéré ou non rémunéré) et il en attribue la cause à la relation individuelle de la femme avec son mari.

2. Le résultat pratique

Dans la pratique, cette analyse débouche sur une lutte indépendante et isolée. Elle pose que la libération des femmes ne se fera pas sans la destruction totale du mode de production patriarcal. La mobilisation doit alors se faire sur la base de l'oppression patriarcale et inclure tous les individus opprimés i.e. intéresse à la destruction toutes les femmes tout au plus avec une priorité aux plus exploitées.

3. Critique du féminisme

Cette perspective ne présente pas une analyse concrète du développement de la structure familiale dans son rapport avec le développement des forces productives et des divers modes de production qui se sont succédé dans l'histoire depuis la "communauté primitive". Elle ne montre pas que la famille n'a pas toujours existé dans sa forme actuelle et qu'elle joue un rôle important dans le fonctionnement de la société. De plus, cette perspective masque les différences entre les familles et le rôle de la famille dans la reproduction des classes ouvrières et capitalistes: quand on naît fils d'ouvrier, on a toutes les chances de rester ouvrier!

Le féminisme, en posant le problème de cette façon, tend à accentuer les oppositions hommes/femmes en masquant les intérêts contradictoires des travailleurs (hommes et femmes) et des patrons (hommes et femmes). Il néglige alors le fait que la division du travail et l'exploitation des femmes servent à maintenir le travail ménager sous la forme d'une "production privée" ce qui assure en partie la reproduction des classes (au départ, chaque unité familiale "privée" n'a pas les mêmes ressources). Ce rôle est essentiel pour l'accumulation des richesses, du profit. Le fait que tous les hommes profitent, à des degrés bien divers, de cette situation créée par les minorités possédantes n'est pas la cause de la condition de la femme, mais l'effet. La condition de la femme fait partie des valeurs engendrées par la domination de classe, et dire que tous les hommes, indistinctement, sont responsables de la situation de la femme, c'est prétendre que la majorité d'entre eux (les travailleurs) contrôlent les moyens de production, déterminent

les rapports de production et donc les rapports sociaux qui en découlent.

En masquant le lien étroit entre la lutte des femmes et la lutte des travailleurs, en ne fournissant pas d'explication sur les bases réelles de l'exploitation des femmes, on place les femmes de la classe ouvrière dans une position fautive du fait que leur libération est perçue comme contradictoire avec leurs intérêts de classe. Et en maintenant cette confusion entre deux luttes complémentaires, on n'arrive pas à comprendre que la situation des femmes ouvrières fait partie de l'exploitation de la classe ouvrière, du mode de vie imposé aux familles ouvrières et on empêche que leur lutte débouche sur une lutte révolutionnaire.

L'ORGANISATION DES FEMMES

Le problème des femmes de la classe ouvrière ne peut être posé en dehors de la conjoncture économique, sociale et politique actuelle: il se situe au sein même des contradictions qui opposent la classe ouvrière à la classe des capitalistes.

Ce problème comporte cependant des aspects particuliers importants provenant de la division sociale du travail qui a relégué les femmes à un domaine particulier: celui de la reproduction et de l'entretien de la force de travail.

La femme de la classe ouvrière est chaque jour aux prises avec des contradictions qui ne pourront être résolues que par des changements profonds dans les rapports de production actuels et les rapports sociaux qui en découlent, changements qui ne pourront se réaliser qu'avec la prise du pouvoir par les travailleurs et la propriété collective des moyens de production.

Le développement des rapports sociaux dans la société capitaliste a relégué les femmes à des tâches particulières que l'idéologie bourgeoise tente de qualifier de "biologiques", "naturelles". Il n'est pas exagéré de dire que les conceptions idéologiques bourgeoises ont pénétré la classe ouvrière, qu'elles sont reprises et véhiculées par elle. D'autre part, l'expérience des diverses révolutions a montré que si la situation de la femme est née avec la division du travail, avec la division de la société en classes, elle ne disparaît pas automatiquement avec l'instauration du so-

cialisme. Il est essentiel que soient renversés les rapports de production "travail salarié/capital" mais cela ne suffit pas pour que disparaisse du même coup la survivance de l'idéologie ancienne. Les femmes doivent donc se donner les outils, les moyens d'assurer leur libération et ce, dans une perspective de lutte de classes. C'est-à-dire que les formes particulières de leur oppression exigent que les femmes mènent des luttes particulières, articulées cependant sur les luttes menées par la classe ouvrière contre les capitalistes, luttes qui ne seront victorieuses que le jour où auront disparu aussi bien l'idéologie bourgeoise que les rapports de production capitalistes.

Cela pose donc la nécessité d'un regroupement des femmes à l'intérieur d'une organisation politique des travailleurs. Un tel regroupement ne sera pas féministe. Cela ne veut pas dire non plus une organisation voulant dissocier les femmes des luttes menées par les hommes. Cela veut dire une organisation qui permette aux femmes de participer activement et consciemment à ces luttes tout en menant des luttes particulières rendues nécessaires par les formes d'exploitation propres aux femmes dans la société capitaliste.

La nécessité d'un regroupement des femmes de la classe ouvrière tient aux caractères particuliers de l'exploitation dont celles-ci sont victimes dans le présent système. Aux prises avec des problèmes propres à elles, que les hommes - y compris leur père, leur mari et amis - concourent souvent à accentuer, victimes qu'ils sont eux aussi de l'idéologie dominante, les femmes n'ont d'autres choix que de se regrouper pour mieux comprendre ces problèmes, pour mener les luttes nécessaires à leur solution et pour finalement FAIRE DU PROBLEME DES FEMMES UNE REVENDICATION DE TOUTE LA CLASSE OUVRIERE.

Comme les problèmes auxquels doivent faire face les femmes reposent sur les mêmes contradictions fondamentales que les problèmes de la classe ouvrière toute entière, la lutte des femmes constituera un élément très important au développement de la lutte de la classe ouvrière pour l'abolition non seulement des rapports économiques d'exploitation, mais aussi de tous les rapports sociaux qui favorisent la reproduction de l'exploitation capitaliste.

Des militantes du C.A.P. St-Jacques, du C.A.P. Maisonneuve et des G.E.T.

La libération des femmes en Chine

LA REVOLUTION DEMOCRATIQUE

L'histoire a prouvé que la libération des femmes en Chine - le fait pour elles de pouvoir être sur un pied d'égalité avec l'homme - a commencé avec la révolution démocratique, mais elle ne pourra s'achever que dans la révolution socialiste.

Qu'est-ce donc que la révolution démocratique? C'est une révolution qui consiste à renverser la domination féodale de la classe des propriétaires fonciers, une révolution à laquelle participent les larges masses populaires sous la direction d'un parti politique. Cette révolution s'est amorcée en Chine en 1911, où une monarchie fut renversée, l'empereur - le plus grand propriétaire foncier de tout le pays - fut détrôné et l'aristocratie dispersée. Mais elle ne fut achevée qu'en 1949 lorsque furent confisquées les terres de tous les grands propriétaires fonciers. Les paysans et les propriétaires fonciers sont mutuellement hostiles. Les premiers prirent part au mouvement révolutionnaire en 1927 et ne réussirent à renverser les seconds qu'après une longue période de lutte de classes.

Quel lien y a-t-il entre le renversement de la classe des propriétaires fonciers et le mouvement de libération des femmes? Au printemps de 1927, notre grand dirigeant, le président Mao, nous a clairement donné une explication juste à ce sujet: " Ce dernier (le pouvoir des propriétaires fonciers) est le pivot autour duquel gravitent toutes les autres formes de pouvoir. Le renversement du pouvoir des propriétaires fonciers a ébranlé les pouvoirs clanal, religieux et marital. (...) En ce qui concerne le pouvoir marital, il a toujours été plus faible dans les familles de paysans pauvres, où la situa-

tion économique contraint les femmes à prendre une part plus grande au travail que dans les familles des classes aisées; de ce fait, elles avaient plus souvent droit à la parole et à la décision dans les affaires familiales. Au cours des dernières années, en raison de la misère croissante de l'agriculture, la base même de l'autorité du mari sur la femme s'est trouvée minée. Avec l'apparition du mouvement paysan, les femmes ont maintenant commencé, dans bien des endroits, à créer des unions de paysannes; l'heure est venue pour elles de relever la tête, et le pouvoir marital s'affaiblit de jour en jour. Bref, l'ensemble de l'idéologie et du système féodalo-patriarcal chancelle devant l'autorité croissante des paysans." Point n'est besoin de dire qu'avant la révolution démocratique, les femmes de Chine, de par leur position sociale, étaient opprimées et exploitées de diverses façons. Les femmes des classes aisées et même la majorité des femmes des classes pauvres étaient prises par leurs occupations ménagères et n'exerçaient aucune activité sociale. Les employées, surtout les servantes, recevaient des appointements dérisoires. Très peu de femmes, en fait, jouissaient de l'indépendance économique! En outre, peu de jeunes filles retournaient en général dans leurs familles, seule une minorité d'entre elles pouvaient se consacrer à l'enseignement dans les écoles primaires ou les écoles secondaires de jeunes filles.

Le progrès du mouvement pour la libération des femmes suivit de près celui de la révolution démocratique. En Chine, le statut des femmes fut élevé de façon évidente en 1930, à la veille de la guerre contre l'agression japonaise. A cette époque-là, l'enseignement mixte existait déjà dans les établissements supérieurs et mêmes secondaires. Un bon nombre de jeunes filles, après leurs études, devinrent professeurs, doctresses ou infirmières. Cependant, la plupart de celles qui terminaient leurs études secondaires et supérieures dans les écoles missionnaires chrétiennes ne travaillaient pas et restaient dans leurs familles à jouer les "potiches", un surnom d'alors désignant celles qui avaient des activités sociales mais sans exercer de profession. Ces femmes, mariées ou non, libérées des convenances féodales, étaient devenus des jouets sociaux et des bourgeoises parasites. A cette époque-là, un grand nombre de femmes travail-

laient dans l'industrie textile, mais sous l'exploitation capitaliste, elles étaient mal payées et se débattaient dans la pauvreté.

A la fin de la guerre contre l'agression et l'occupation japonaises, le peuple chinois, sous la direction du Parti communiste chinois, accéléra le mouvement révolutionnaire. De nombreuses femmes s'engagèrent dans toutes sortes d'activités révolutionnaires; certaines d'entre elles entraient dans les services de l'armée. Elles acquirent leur indépendance économique. Celles qui étaient membres du Parti se consacrèrent au travail de propagande, dans les villages comme dans les usines. Beaucoup d'entre elles étaient sorties des écoles secondaires. En travaillant, elles obtinrent le même statut que l'homme. Elles prirent une part active au mouvement de réforme agraire, contribuant à en finir avec le système de la propriété foncière des grands propriétaires. Elles se consacrèrent ardemment à leurs tâches diverses et exécutèrent les ordres du Parti avec esprit d'abnégation. C'est sur la base de la révolution démocratique que le peuple chinois put commencer la présente révolution socialiste.

LA REVOLUTION SOCIALISTE

Quand la République populaire de Chine fut proclamée en octobre 1949, après la défaite des forces militaires japonaises, le renversement de la dictature de Tchiang Kèi-chek et l'élimination des agents impérialistes étrangers, notre révolution démocratique parvint à son terme. Alors commença notre révolution socialiste. Au tout début du présent régime, le ministre de la Justice et celui de la Santé publique étaient des femmes. Beaucoup d'autres femmes travaillaient dans les organismes gouvernementaux à Pékin et dans les provinces. Les cadres féminins étaient également nombreux dans les administrations des services publics.

Au cours de ces vingt dernières années, un nombre croissant de femmes se sont enrôlées dans les forces de terre, de mer et de l'air. Elles sont entrées de leur propre initiative dans l'armée après avoir passé un examen physique. De plus en plus nombreuses sont les femmes qui tra-



vaillent dans l'agriculture, l'élevage, les mines, les fonderies, l'irrigation, les communications et transports, toutes sortes d'usines, le commerce, les magasins et divers autres services. Depuis 1966, première année de la Révolution culturelle, qui est une partie de la révolution socialiste, le nombre de doctresses et d'infirmières a considérablement augmenté. Ces dernières années, dans quelques grandes villes, toutes les femmes valides âgées de moins de 40 ans ont eu la possibilité de travailler dans l'industrie manufacturière, le commerce, les communications et transports, et autres services à l'in-

tention du peuple. Les diplômés des écoles secondaires, les garçons comme les filles, sont appelés, par leur affectation à aller travailler dans les usines, aux champs ou dans les magasins. Tout ce que l'homme peut faire dans ces services, la femme le peut aussi. En règle générale, toutes les femmes capables de travailler peuvent obtenir un poste et être rétribuées selon le principe: à travail égal, salaire égal. La grande majorité des femmes chinoises ont maintenant acquis leur indépendance économique.

LA REVOLUTION PERMANENTE

A la question: le mouvement de libération des femmes est-il parachevé en Chine? La réponse est catégorique, c'est non. Il est vrai que le système des propriétaires fonciers fut aboli il y a presque vingt ans, mais bien des idées féodalo-patriarcales sévissent encore chez les paysans ou plutôt chez les cultivateurs. Cette idéologie exerce encore une influence nuisible dans les régions rurales et certains des petits-bourgs. Seule l'élimination de l'idéologie féodalo-patriarcale autorisera l'égalité complète des sexes.

Pour édifier une grande société socialiste, il est nécessaire d'engager les larges masses des femmes dans les activités de production. Les femmes doivent recevoir la même rémunération que les hommes pour un travail égal fourni dans la production. A l'heure actuelle, il y en- core dans notre pays des communes populaires rurales où les femmes sont moins payées que les hommes pour un même travail productif. Dans certains villages, les idées patriarcales exercent encore leur influence. Proportionnel- lement, plus de garçons que de filles vont à l'école. Les parents ont besoin de leurs filles pour les travaux mé- nagers. Certains mêmes pensent que puisque celles-ci fi- niront par appartenir à d'autres familles, il ne vaut pas la peine de les envoyer à l'école. De plus, quand il y a des filles à marier, les parents demandent souvent à la famille du fiancé une certaine somme d'argent ou d'autres biens. C'est naturellement une atteinte à la liberté du mariage. Par surcroît, comme les paysans désirent avoir davantage de main-d'oeuvre dans leurs familles, ils sou- haitent la naissance de garçons et sont déçus par

celle de filles. Ce constant désir d'avoir au moins un garçon affecte le contrôle des naissances et la planifi- cation des naissances. Il est naturellement très diffici- le à une femme ayant beaucoup d'enfants auprès d'elle de participer à la production. Tout cela fait que nombre de femmes ne peuvent se consacrer à l'oeuvre publique com- plètement et de tout coeur.

La situation présente permet de comprendre sans difficul- tés que lorsque, sous la direction d'un parti politique marxiste-léniniste, la transformation sociale sera com- plètement réalisée, que les classes exploiteuses ou les classes disparaîtront, et que les idées féodalo-patriar- cales et toutes les idéologies des classes exploiteuses seront complètement éliminées, une véritable égalité en- tre les sexes pourra être réalisée et le mouvement de li- bération des femmes pourra parvenir à son terme.

PEKIN INFORMATION, 14 février 1972

Les Palestiniennes à l'écoute des Albanaises

Si "le degré de l'émancipation de la femme représente le degré de l'émancipation générale", comme l'a écrit Engels, l'Albanie, dans ce domaine, a déjà dépassé les pays les plus avancés d'Europe.

Les Palestiniennes, en envoyant une délégation à Tirana, ont voulu savoir le pourquoi de cette réussite. Ce qu'elles y ont découvert intéresse non seulement toutes les femmes du monde - et pas seulement du tiers monde - mais aussi tous les hommes.

L'hôtel Djati, à Tirana, où sont hébergés la plupart des hôtes de l'Albanie, est un rendez-vous permanent de révolutionnaires venus de tous les coins du monde. Deux jours après mon arrivée à Tirana, j'y avais déjà rencontré des militants du Zimbabwe et d'Azanie (Afrique du Sud), de Palestine et du Congo, du Viêt-nam et de Grande-Bretagne.

J'y retrouve aussi quatre jeunes Palestiniennes que j'avais connues un an auparavant, en Jordanie. Elles commencent à l'époque leur entraînement dans un camp d'Al Fatah et faisaient partie du tout premier groupe de fedayat de la grande organisation de résistance.

"Beaucoup d'autres ont suivi, me disent-elles, et nous sommes maintenant des centaines à nous battre aux côtés de nos frères".

Invitées par l'Union des femmes albanaises, elles viennent visiter le pays, renforcer les liens de solidarité entre les deux peuples et étudier une expérience riche d'enseignements pour elles.

Senâ et ses compagnes débordaient d'enthousiasme pour ce qu'elles venaient de voir. Mais, militantes politiques avant tout, représentant un peuple qui vit dans le dénuement, leur admiration allait tout d'abord aux réalisations d'ensemble, à l'extraordinaire réussite qui, en vingt ans, a fait du pays le plus arriéré d'Europe l'Albanie moderne et prospère d'aujourd'hui.

Hanâ exprime bien ce que toutes les quatre ressentent: "Ici, on sent concrètement, on comprend qu'un esprit réellement nouveau, plus fort que les doctrines et les morales traditionnelles, guide ce peuple et lui fait faire des miracles."

Ce sont cependant les efforts accomplis et les réussites obtenues dans le domaine de la libération de la femme qui retiennent le plus leur attention.

Pour les courageuses combattantes palestiniennes, qui doivent, avant d'être en mesure d'apporter leur indispensable contribution à la résistance, affronter le poids des traditions, l'expérience des femmes albanaises est en effet le meilleur des encouragements.

L'Albanie n'était-elle pas l'héritière d'un système ultra-patriarcal dont le droit coutumier - sans nul doute établi par les hommes - reconnaissait, il n'y a pas si longtemps, au mari le droit de battre sa femme et de la lier lorsqu'elle n'obtempérait pas à sa parole ou à ses ordres!

Droit coutumier que les religions héritées des différentes invasions et leurs interprétations masculines très intéressées, ne faisaient qu'aggraver.

DES RESULTATS IMPRESSIONNANTS

Dans la première moitié du siècle, les femmes d'Albanie ne s'étaient-elles pas vu offrir, en réponse à leurs justes revendications et à leur participation aux côtés de leurs maris aux insurrections armées contre les occupants turcs, les étroites limites d'un code civil copié sur le code Napoléon - dont l'influence se fait d'ailleurs 27

lourdement sentir encore en France - où le rôle et la place accordés aux femmes dans la vie publique et familiale correspondent très exactement à la conception qu'avait des femmes Napoléon 1^{er} lorsqu'il disait "La nature a fait des femmes nos esclaves".

Bien qu'analphabètes (le taux d'analphabétisme chez les femmes atteignait 94%), voilées (les derniers voiles tombèrent après 1950), soumises totalement à la domination des coutumes créées par les hommes et au service des hommes, les patriotes albanaises, renouant avec les traditions guerrières ancestrales, rejoignirent la résistance.

En 1943, fut créée l'Union des femmes antifascistes d'Albanie, qui tint son premier congrès dans les régions libérées du 4 au 8 novembre 1944. Elle est devenue maintenant l'Union des femmes d'Albanie.

En 1944, elles étaient 6,000 combattantes en armes parmi 70,000 partisans. Chaque détachement de guérilla comprenait des femmes.

Elles étaient cependant beaucoup plus nombreuses encore à participer à la guerre de libération nationale, assurant le ravitaillement et l'équipement des troupes, s'occupant des soins aux blessés, effectuant les liaisons, imprimant et distribuant les tracts, etc. 600 d'entre elles payèrent de leur vie leur engagement.

Lorsque la libération vint, un des premiers actes du pouvoir populaire fut de proclamer l'égalité des hommes et des femmes dans tous les domaines de la vie privée, politique et sociale.

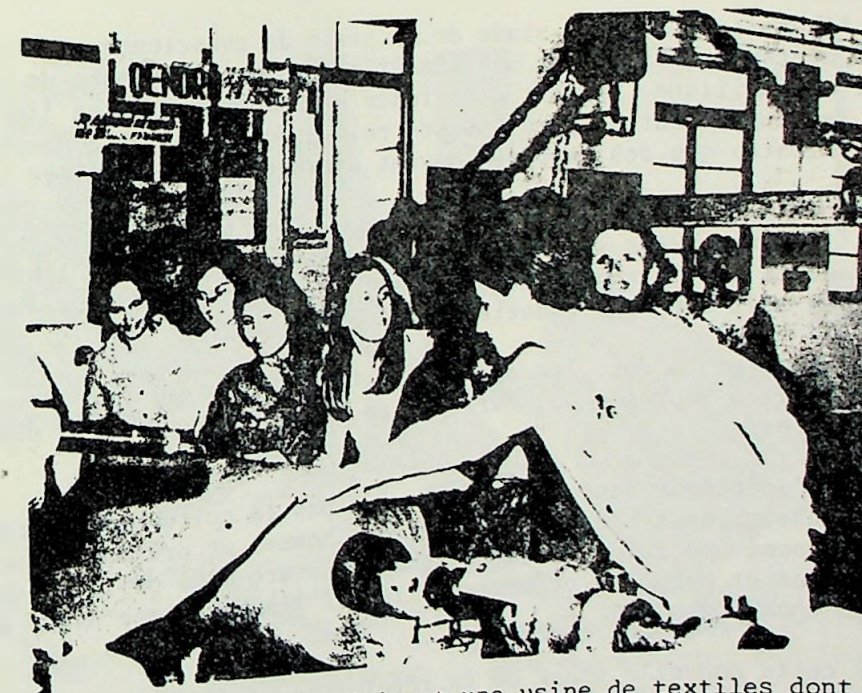
Le pouvoir populaire avait conscience que, dans les civilisations récentes, et en particulier dans la civilisation contemporaine bourgeoise, la femme a été et reste la créature humaine la plus asservie, la plus opprimée, la plus exploitée, la plus méprisée sous tous les points de vue et que le système capitaliste pèse encore plus sur les femmes que sur les hommes.

Considérant que l'émancipation de la femme se ferait surtout par sa participation au travail productif et à toute la vie politique et sociale, le pouvoir populaire s'employa à permettre aux femmes l'accès à cette production en ouvrant des écoles de toute nature, en luttant contre les coutumes arriérées qui condamnaient la femme à être une recluse. En effet, par le travail, la femme atteint son indépendance économique et donc une égalité réelle avec l'homme. 28

Par le travail, elle s'affirme et se forge une conscience sociale, politique, révolutionnaire.

Les résultats obtenus dans ce domaine sont impressionnants:

- * 44.5% des travailleurs qui participent directement à la production sociale sont des femmes. Ce chiffre dépasse de très loin les pourcentages atteints par les pays voisins, sans parler des pays du tiers monde où, dans la majorité des cas, les femmes sont pratiquement absentes du travail productif: dans certains pays on compte seulement 0.4% de femmes participant à la production.
- * 38.5% des cadres moyens et supérieurs sont des femmes, parmi lesquelles figurent 600 directrices d'entreprises ou d'institutions importantes, des présidentes de coopératives, etc..



Les Palestiniennes visitent une usine de textiles dont l'essentiel de la main-d'oeuvre - et des cadres! - est féminin. 29

* 25.5% des députés élus à l'Assemblée populaire nationale sont des femmes. Ce pourcentage atteint entre 38 et 45% en ce qui concerne les Conseils populaires régionaux et les tribunaux populaires.

Mais les femmes albanaises ne veulent pas en rester là.

Leur vigilance naturelle, encouragée par le Parti du travail albanais et nourrie par l'étude assidue des classiques du marxisme, leur rappelle sans cesse cette parole de Lénine: "Cette égalité de la femme et de l'homme consacrée par la loi n'est pas encore l'égalité dans la loi".

C'est ainsi que l'Albanie est aujourd'hui une des premières sociétés du monde à tenter la réhabilitation totale des femmes.

Certes, cela ne se fait pas sans douleur, mais, installés depuis des siècles dans la molle et agréable quiétude de la domination patriarcale, ces messieurs ont quelque excuse.

Les Albanais en sont au stade de la prise de conscience et acceptent avec une humilité et une sincérité presque touchante de faire leur autocritique, prenant conscience brusquement que les liens qui les unissaient à leurs épouses relevaient plus des conceptions capitalistes que des rapports devant exister dans la société socialiste.

Dans la plupart des sociétés du monde, la femme est pour l'homme, sans qu'il en ait conscience vraiment et sans non plus que la victime en soit toujours consciente, un objet.

La coutume de la dot, les tractations d'intérêts qui ont lieu entre les familles à propos des mariages en sont les preuves les plus flagrantes.

Toute l'idéologie bourgeoise véhiculée par la culture, l'éducation et l'enseignement a été conçue par les hommes et présente donc la femme comme une faible créature que la nature même oblige à dominer. Nietzsche et Freud ne présentent-ils pas l'homme comme actif et la femme comme passive?

Dans cette nouvelle phase de sa révolution, dans cette période de révolutionnarisation générale que vit l'Albanie et où tout doit

concourir à bâtir l'homme nouveau, l'accent est mis particulièrement sur la libération, l'émancipation totale de la femme.

Ces rapports nouveaux entre les hommes et les femmes existent déjà dans les villes. Cela se sent, à Tirana comme dans les autres cités d'Albanie.

En effet, en se libérant, en s'émancipant, les femmes ont libéré également les hommes, ont humanisé les hommes.

Quel soulagement, quelle détente, quel apaisement pour une femme de se promener dans un pays où les hommes vous considèrent d'abord comme une camarade, comme un être humain à part entière. Où vous ne sentez pas les regards se poser sur vous d'abord comme sur un objet.



Les jeunes Albanaises subissent le même entraînement que leurs frères. En défendant la patrie et le socialisme, elles conquièrent en même temps leurs droits et parachèvent leur libération.

Les femmes albanaises ont réussi à devenir des camarades, des partenaires à part entière des hommes dans l'édification socialiste. Mais elles veulent aller plus loin. Elles veulent libérer la femme de l'esclavage de l'économie domestique.

SOCIALISER L'ECONOMIE DOMESTIQUE

Avant d'arriver à la socialisation complète de l'économie domestique, une très active campagne est faite pour que les hommes partagent avec les femmes les tâches du foyer. L'économie domestique fait désormais partie des programmes dans les écoles pour les garçons.

Dire que tous les hommes sont convertis serait certes loin de la vérité, mais la plupart d'entre eux font preuve d'une édifiante bonne volonté.

Lorsque les hommes participeront tous au travail domestique, l'Albanie aura sans doute socialisé l'économie domestique.

Les femmes albanaises sont en marche vers leur libération totale.

Les Palestiniennes, en ce qui les concerne, semblent décidées à suivre ce chemin. Dans la phase actuelle de leur lutte, il n'est pas étonnant que la conclusion qui leur a paru la plus significative soit cette parole d'Enver Hodja: "...La femme albanaise a acquis ses droits au prix de son sang, et le pouvoir du peuple, qu'elle instaure en combattant côte à côte avec ses frères, sacrifiant ce qu'elle avait de plus cher, les lui a garantis."

Annick MISKE

(Extrait de AFRICASIA)

quelques remarques à PROPOS d'un texte de mao tsé toung

Emmanuel Terray- Revue QUE FAIRE no. 7, juin 71, p.17-19

La discussion sur les rapports du parti et de la classe, de l'avant-garde et des masses, est aussi ancienne, et pour cause, que le marxisme lui-même, et elle a franchi les mêmes étapes que lui. Si l'on admet qu'avec la révolution chinoise, et en particulier avec la Révolution Culturelle, s'est ouverte une nouvelle époque du marxisme, on peut penser que les termes de la discussion s'en trouveront du même coup renouvelés. C'est ce renouvellement que nous voudrions essayer de faire pressentir en réfléchissant sur un texte de Mao Tsé Toung aujourd'hui bien connu, qui se trouve dans "A propos des méthodes de direction".

"Dans toute activité pratique de notre Parti, une direction juste doit se fonder sur le principe suivant: attirer des masses pour retourner aux masses. Cela signifie qu'il faut recueillir les idées des masses (qui sont dispersées, non systématiques), les concentrer (en idées généralisées et systématisées, après étude) puis aller de nouveau dans les masses pour les diffuser et les expliquer, faire en sorte que les masses les assimilent, y adhèrent fermement et les traduisent en action, et vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées. Puis il faut encore une fois concentrer les idées

des masses et les leur retransmettre pour qu'elles soient mises résolument en pratique. Et le même processus se poursuivra indéfiniment, ces idées devenant toujours plus justes, plus vivantes et plus riches. Voilà la théorie marxiste de la connaissance".

Comme l'ensemble des écrits de Mao Tsé Toung, ce texte est très simple en apparence et très complexe en réalité. En première approche, il présente l'élaboration de la ligne politique du mouvement révolutionnaire comme le résultat d'un procès d'échange, d'interaction entre deux pôles, les masses et le parti; au cours de ce processus, quelque chose se transforme: les idées des masses deviennent "plus justes, plus vivantes et plus riches". Le problème est alors d'identifier exactement ces deux pôles et d'apprécier leur rôle respectif dans le déroulement du procès. Du simple fait qu'ils sont deux, nous pouvons déjà pressentir que ces deux pôles sont en fait deux contraires, et que la question posée n'est pas celle de leur simple addition, mais celle de leur unité dialectique. Enfin qui dit "unité dialectique" dit inégalité des termes opposés: comme dans tout antagonisme de contraires, nous trouverons ici un aspect principal et un aspect secondaire, qu'il faudra en conclusion repérer.

Une première observation, banale et pourtant nécessaire, en ce qui concerne le premier des termes en présence: les masses, ce n'est ni le nombre ni la foule. "On entend par masses populaires, écrit Mao Tsé Toung en 1948 lors de l'affrontement final avec le Kuomintang, tous ceux qui sont opprimés, lésés ou bridés par l'impérialisme, le féodalisme et le capitalisme bureaucratique, à savoir les ouvriers, paysans, soldats, intellectuels, commerçants et autres patriotes..." Autrement dit les masses sont constituées à chaque étape concrète du mouvement révolutionnaire par l'ensemble des exploités et des opprimés. Certes, dans la société capitaliste, cet ensemble comprend la grande majorité de la population; il reste que la situation d'exploitation ou d'oppression fait partie de la définition même de l'idée de "masses": en ce sens il serait absurde de parler des "masses bourgeoises"...

Les masses sont le point de départ du procès d'élaboration de la ligne politique, puisque la première phase du procès consiste à "recueillir les idées des masses". Pourquoi sont-elles le point de départ et qu'est-ce qui les caractérise en tant que point de départ? A la fin de son texte, Mao nous donne un fil conducteur: il vient de décrire, nous dit-il "la théorie marxiste de la connaissance". Si l'on oubliait que pour Mao la science de la révolution est la forme la plus haute de la connaissance, cette référence à une question d'allure philosophique comme "la théorie de la connaissance" pourrait paraître étrange; elle nous invite en tout cas à relire les textes où Mao décrit le procès de la connaissance en général. Ceux-ci se trouvent dans DE LA PRATIQUE; le développement de la connaissance, nous disent-ils, comprend trois étapes: la première est celle de la perception sensible, des sensations et des représentations, acquises par les hommes au cours de leur pratique immédiate et spontanée; la seconde, celle de la connaissance rationnelle, obtenue par l'élaboration des données de l'expérience; la troisième, celle de la vérification de la connaissance rationnelle dans une pratique éclairée et consciente. "La connaissance commence avec la pratique". Partir des masses pour retourner aux masses, partir de la pratique pour retourner à la pratique: bien loin d'être une coïncidence, la ressemblance des deux formules contient le secret de notre problème.

"Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate... Toute personne qui considère que la connaissance rationnelle peut ne pas provenir de la connaissance sensible est un idéaliste". Ceci signifie de façon parfaitement claire qu'il n'y a rien dans la connaissance rationnelle qui ne soit déjà dans la connaissance sensible. Si nous admettons que les idées immédiates des masses sont à la ligne politique ce que la connaissance sensible est à la connaissance rationnelle, nous pouvons alors traduire: IL N'Y A RIEN DANS LA LIGNE POLITIQUE QUI NE SOIT DÉJÀ TROUVÉ DANS LES IDÉES IMMÉDIATES DES MASSES. Autrement dit, le rôle du parti n'est pas et ne peut être d'ajouter aux idées des masses ses propres idées, ses propres conceptions: d'où viendraient-elles d'ailleurs? Admettre que le parti puisse avoir des idées qui lui soient propres et qui ne

soient pas tirées de l'expérience des masses est aussi idéaliste que d'admettre la présence d'idées innées dans l'esprit des hommes. La ligne politique n'est donc pas la synthèse d'idées apportées les unes par les masses, les autres par le parti; Marx le disait déjà: "Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont point d'intérêts qui les séparent de l'ensemble du prolétariat. Ils n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement ouvrier". (Manifeste du Parti Communiste, Ed. Sociales, 1966, p.53).

Et la théorie, dira-t-on? Nous y venons. Ce qui distingue la connaissance sensible, nous dit Mao, c'est son caractère fragmentaire, isolé, unilatéral. De même les idées immédiates des masses sont "dispersées, non systématiques". Cette dispersion n'est pas l'indice d'une incapacité intellectuelle intrinsèque; elle est l'effet des conditions mêmes de la vie des masses: celles-ci sont réparties entre de nombreuses communautés localisées - usines, quartiers, etc. - entre lesquelles la communication est d'autant plus difficile que la classe dominante s'attache par tous les moyens à renforcer les cloisonnements et à interdire la confrontation des expériences: horaires écrasants, transports épuisants, développement de ceux des éléments du confort qui "retiennent l'individu à la maison"... Si les masses pouvaient librement échanger leurs idées, comparer leurs situations, peut-être n'auraient-elles pas besoin de parti? En tout cas la tâche du parti est précisément d'organiser ces échanges, de permettre ces comparaisons. Si elle s'accomplit, l'horizon, jusqu'alors borné par les limites de chaque communauté, de chaque usine, de chaque quartier, s'élargit; les points de vue locaux se découvrent comme des points de vue unilatéraux et se complètent ou se dépassent grâce à l'apport des autres points de vue. Et ce qui est vrai dans l'espace ne l'est pas moins dans le temps: le Parti, "mémoire de la classe", doit assurer non seulement la confrontation des expériences présentes, mais aussi l'utilisation des expériences passées. Or ce travail, qui consiste à mettre en rapport des fragments d'expériences disjoints pour les articuler en un tout, c'est très précisément ce que l'on appelle le travail théorique; il faut en finir avec cette image

d'une théorie qui descendrait toute constituée du ciel des idées pour "s'appliquer" - pourquoi pas: "s'incarner" - sur la terre; si l'âme du marxisme est l'analyse concrète d'une situation concrète, il est alors évident que la théorie n'est rien en dehors de son application; plus exactement elle est simplement l'ensemble des instruments qui permettent d'assembler et de combiner les données de l'expérience des masses.

Ainsi la théorie, qui est bien l'apport spécifique du Parti, n'a pas de contenu qui lui soit propre. Mais en assurant la confrontation des points de vue particuliers, elle permet par là-même le dépassement de cette particularité: elle représente autrement dit le point de vue de la totalité. "Il est indispensable de subordonner la partie au tout" dit Mao; déjà Marx disait: "Dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, les communistes représentent toujours les intérêts du mouvement dans sa totalité". (Manifeste du Parti Communiste, p. 53).

Mais le travail du Parti ne s'achève pas ici: il doit maintenant "aller de nouveau dans les masses pour diffuser et expliquer (ces idées) en sorte que les masses les assimilent... et les traduisent en action, et vérifier dans l'action même des masses la justesse de ces idées". Ici encore la conclusion est évidente: pour Mao, il appartient aux masses de traduire ces idées en action. Il n'y a pas d'action distincte et spécifique de l'avant-garde. Les masses ne sont pas la force d'appoint de l'avant-garde comme le conçoivent les révisionnistes; avant-garde et masses ne sont pas complémentaires comme le voudraient les trotskystes: à l'écart des masses et en dehors d'elles, il n'y a pas d'action possible, réserve faite des putschs... ou des défaites. "Les masses doivent se libérer par elles-mêmes et l'on ne peut en aucune façon agir à leur place" déclare la Décision en Seine. "L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes" disaient déjà les statuts de la Première Internationale.

Ainsi dans le couple de contraires constitué par le parti et les masses, les masses représentent sans con-

testation possible l'aspect principal, de même que la pratique dans le couple qu'elle forme avec la théorie: c'est que le moment de la pratique et celui des masses se confondent, parce qu'il n'y a pas d'autre pratique que celle des masses. Cette subordination du parti aux masses se traduit, nous l'avons vu, de deux façons:

La ligne politique du parti ne peut avoir d'autre contenu que celui qu'elle tire de l'expérience des masses. De là l'importance accordée par Mao à l'enquête: "Qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole". L'enquête, ce n'est pas simplement une sage précaution, l'étude de marché des entrepreneurs politiques. Qui parle sans avoir enquêté parle au sens propre du terme pour ne RIEN dire, prononce un discours VIDE.

Seule l'action des masses peut vérifier la justesse d'une ligne politique, et la faire passer de l'état d'hypothèse à l'état de véritable acquis théorique. En dehors de cette action, la théorie reste un jeu ou un pari, et le parti qui en est le support est non seulement impuisant, mais aveugle.

Sur le plan de l'organisation même, cette subordination est sanctionnée par le contrôle que les masses ont le droit et le devoir d'exercer sur le parti; pour Mao, les masses sont juges du parti, et pas seulement depuis la Révolution Culturelle: "Les masses ont non seulement le droit de critiquer librement (les cadres et les membres du parti qui ont commis des fautes) mais aussi, si cela est nécessaire, celui de les destituer de leur poste ou de proposer leur destitution ou encore leur exclusion du parti, et même de livrer les plus mauvais éléments aux tribunaux populaires".

Quant au rôle du parti, s'il est l'aspect secondaire, il n'en est pas pour autant inutile ou accessoire. Le parti doit recueillir les idées des masses: ce travail ne se réduit pas à l'enregistrement passif des représentations dispersées et fragmentaires des masses, il implique la séparation de l'essentiel et de l'accidentel, du principal et du secondaire en fonction des leçons de l'expérience acquise: "Pour refléter pleinement une chose dans sa totalité, pour refléter son essence et ses

lois internes, il faut procéder à une opération intellectuelle en soumettant les riches données de la perception sensible à une élaboration qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans, de façon à créer un système de concepts et de théorie". Ce texte qui concerne la connaissance en général s'applique encore une fois parfaitement bien à la connaissance politique. Certes, avant que le produit de cette élaboration ait été mis à l'épreuve de la pratique des masses, rien ne permet de dire qu'elle a été correctement menée; et le mouvement révolutionnaire, on le sait, progresse par essais et erreurs; mais se dérober devant ce travail de tri, recueillir les idées des masses comme les enquêteurs de l'I.F.O.P. recueillent les "opinions" de la population c'est se vouer à l'empirisme, et ressembler, comme le dit Mao, à "ces praticiens vulgaires qui s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie, si bien qu'ils ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation ni vastes perspectives et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites. Si ces gens dirigeaient la révolution, ils la conduiraient dans une impasse".

D'autre part, et Mao le sait mieux que personne, les masses ne sont pas homogènes. "Les masses en tout lieu comprennent grosso modo trois sortes d'éléments: ceux qui sont relativement actifs, ceux qui sont relativement arriérés et ceux qui sont entre les deux". Bien entendu, cette distinction ne se rapporte pas à des caractéristiques psychologiques ou à des traits moraux: les masses, formées par l'ensemble des exploités, tendent "spontanément" à la révolte; mais elles baignent dans la société bourgeoise et dans son idéologie qui peut étouffer certaines révoltes, en dévoyer d'autres, qui favorise toujours la résignation: les éléments actifs sont ceux qui résistent le mieux et qui osent se révolter. Au parti de les reconnaître et de "s'appuyer sur ces derniers pour élever le niveau des éléments intermédiaires et rallier les éléments arriérés".

POURQUOI LA REVUE MOBILISATION est devenue la revue et du CAP St-Jacques et du CAP Maisonneuve?

Jusqu'à la fin de février 1972, les deux CAP St-Jacques et Maisonneuve étaient encore membres du Frap (Front d'Action Politique). A la suite d'un désaccord politique avec la Centrale du Frap et les quatre autres Cap, St-Jacques et Maisonneuve se sont retirés pour entreprendre un travail politique commun.

Cette rupture marque pour nous une phase nouvelle dans notre développement. Le passage de comités de citoyens que nous étions il y a deux ans, à des comités d'action politique nous a amenés à clarifier plus précisément notre travail et notre ligne politique.

Les CAP St-Jacques et Maisonneuve travaillent maintenant ensemble pour la construction de L'ORGANISATION POLITIQUE DES TRAVAILLEURS QUEBECOIS par un travail d'implantation dans les usines, les bureaux, les écoles, les quartiers; un travail d'information et d'éducation politique ce qui suppose une compréhension la plus juste possible du système capitaliste, de la réalité québécoise et du mouvement ouvrier; un travail de liaison avec les autres groupes politiques et sociaux de Montréal et de la province.

SOMMAIRE:

Faire du problème des femmes
une revendication de la classe
ouvrière ... p. 2

La libération des femmes en
Chine ... p. 20

Les Palestiniennes à l'écoute
des Albanaises ... p. 26

A propos d'un texte de Mao
Tsé Tse ... p. 33

NOUS VOUS INCITONS A LIRE

deux publications des CAP
St-Jacques et Maisonneuve:

- Pour l'organisation politique
des travailleurs québécois
- La nécessité d'une organisation
politique des travailleurs

CAP St-Jacques
370 A Duluth
Montréal
943-4347

CAP Maisonneuve
3902 Ontario
Montréal
526-1917